À propos de Juan Garcia Vivre est une mission sacrée

Jacques Rancourt

Volume 16, numéro 1 (91), janvier–février 1974

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30454ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Rancourt, J. (1974). À propos de Juan Garcia : vivre est une mission sacrée. *Liberté*, 16(1), 5–9.

A propos de Juan GARCIA :

Vivre est une mission sacrée

Depuis son départ du Québec, Juan Garcia continue d'écrire. On a pu lire d'ailleurs assez régulièrement de ses nouveaux poèmes dans *Liberté*. Cette fois, *Liberté* publie douze poèmes datés de novembre et décembre 1973, accompagnés d'une lettre à Jean-Guy Pilon où Juan Garcia explique comment il conçoit son itinéraire personnel et spirituel.

A la lumière de ces poèmes récents, je m'attacherai ici à « retrouver » la direction principale de l'oeuvre (inachevée) de Garcia.

Pour l'essentiel, ses nouveaux poèmes ne diffèrent pas, me semble-t-il, de ceux de *Corps de gloire*. Les thématiques de vie et de mort, de jour et de nuit, sang et soleil, mer et terre, mer et univers, se poursuivent. La parole est ample, solennelle. Les images se développent selon le même registre qu'auparavant, associant l'onirisme à l'intensité physique, qu'elles soient dites en français, en anglais ou en espagnol :

*et le travail obscur que font les pleureuses sur la
grève*

*quand les femmes n'ont plus assez de mains pour
implorer le ciel*

— ou :

*and when you died more naked than misery
the flowers for an instant ceased all commerce with
the nature*

— ou :

*y rehacer por el camino carnal
el ultimo regreso al origen
del agua natal que nada podria levantar
contra la voluntad sagrada de su curso.*

A l'intérieur de cette continuité, se dessine une certaine évolution que représente avec assez de justesse le leitmotiv « sans le moindre ornement ».

Depuis ses premiers écrits en effet, Garcia poursuit une marche vers l'essentiel. Or, à lire attentivement ses nouveaux poèmes, on constate la présence de deux niveaux d'écriture, et, donc, de lecture : une écriture/lecture rythmique, totalement investie dans les cadences, les points d'orgue, les silences... et une écriture/lecture de prose, d'un langage qui, tout en étant imagé, peut être celui d'un essai philosophique.

Cette seconde lecture — qu'il faut, je crois, faire très vite, mentalement, ne laissant pas le temps aux sons de se faire entendre intérieurement et de nous ramener dans leur propre voie — nous montre le poème dans son enchaînement, dans l'interdépendance logique et musicale des vers ou même des strophes : tendance qui, déjà présente dans « le Château qui fut bref », ici se généralise.

Réunissons les deux lectures : le vers libre (ou régulier) a comme absorbé la prose ; et la prose a comme crû en lui. Cette fusion entre la poésie et la prose — qui n'est pas sans parenté avec l'écriture de Lautréamont ou celle de Miron — me paraît être un des résultats de la démarche essentiellement unificatrice de Garcia⁽¹⁾ (pour, incidemment, « réparer » le sentiment d'exil, l'obsession de la déchirure : *la terre est un fragment du château qui fut bref...*)

On retrouvera également cette volonté unificatrice dans la « com-pénétration » des différents champs de la réalité.

(1) A cet égard, l'adhésion à « l'Art poétique de Boileau », dans la lettre à Jean-Guy Pilon, me semble surtout, chez Garcia, refléter une nécessité profonde de maîtrise de la langue — prose et poésie — et, à travers elle, des choses elles-mêmes... la prise de position théorique ne venant qu'après.

Ainsi cette reconstruction simultanée du temps et de l'éternité, de la destinée humaine et du geste quotidien :

*et le vieil homme dénouant maille à maille ses souvenirs
regarde encore ce décor houleux qui frappe les plus forts.*

Dans son exigence de cohésion, l'écriture de Garcia est évidemment narcissique, tant il est vrai qu'elle tend à tout subordonner au « voyage intérieur ». Mais d'un narcissisme capable de dépassement perpétuel, dans la mesure où la vie y est de plus en plus récupérée. L'oeuvre de Garcia est circulaire. Et s'agrandit par cercles. Elle se déverse sur le quotidien et le quotidien y pénètre. Elle tend vers le métaphysique et veut se l'asservir. Elle atteindrait peut-être son point culminant au moment où elle deviendrait sensation et compréhension totale de l'univers...

Le « moi » serait refait entièrement, et l'univers aussi. Dans cette direction, Garcia continue d'absorber la vie, d'en éclairer l'intensité par l'écriture. Et, nous porte à croire sa poésie, il agit dans la vie — qui lui est ensemble rêve total et seule réalité — comme un officiant, assuré que malgré leur limitation spatiale et temporelle, ses gestes touchent à un réel sacré participent de l'Être lui-même :

*je t'aime dans la béance singulière de tes lèvres
sous la pression des miennes
et dans le tassement réciproque de nos sangs quand
se rouvrent nos plaies sous d'anciennes
emprises
et dans l'apprentissage d'être quand nous
apprivoisons nos sens
je t'aime ô femme dans la ressemblance de nos
souvenirs à l'heure où tout est dit sans le
moindre ornement
et où nous retournons comme un gant l'habitude
de nous appartenir depuis le commencement*

JACQUES RANCOURT